



## Avant-propos

### Fergus Fleming, hagiographe et neveu de Ian Fleming

« Il n'existe vraiment qu'une seule recette pour produire un best-seller, avait coutume d'affirmer Ian Fleming. Elle est on ne peut plus simple à suivre : susciter chez le lecteur une furieuse envie de tourner la page... » Au cinéma, on emploie bien entendu une méthode équivalente. Le simple fait que des millions d'exemplaires de ses romans continuent à se vendre et qu'en outre les films qui s'en inspirent triomphent dès qu'ils sortent en salle en témoigne de manière éclatante. Aucun écrivain n'a autant su enflammer les imaginations dans le monde entier, et Bond a su perpétuer sa fantastique aura comme aucun autre personnage. Il paraît pourtant incroyable qu'un phénomène planétaire ait pu voir le jour de manière aussi modeste quand, insérant en 1952 une feuille de papier vierge dans le rouleau de sa machine à écrire, Ian y inscrivit ces simples mots *Casino Royale*.

## Agent 007 vs agent pathogène Covid-19

Il n'aura pas échappé à la sagacité du lecteur fan de 007 que l'ouvrage qu'il tient entre ses mains aurait dû voir le jour il y a plus de six mois, afin de coller à la sortie du vingt-cinquième film de la saga des aventures du héros de Ian Fleming – le très bien nommé *Mourir peut attendre*. Mais comme le Bond fut le premier des blockbusters de l'année 2020 à être décalé *ex abrupto* de sortie en salles d'avril à novembre – sur décision de la MGM cooptée par Eon production, il nous a semblé bon de rappeler que, pour cette fois, la réalité a bel et bien dépassé la fiction.

On se souviendra en effet qu'à plusieurs reprises le capitaine de frégate James Bond avait déjà sauvé le monde de plusieurs attaques virales fomentées par de fourbes individus. En 1969, dans le film *Au service secret de Sa Majesté*, 007 décidait de pulvériser le repaire de son ennemi juré, Ernst Stravro Blofeld, qui se préparait à activer un mystérieux « virus Omega » *via* d'innocentes demoiselles devenues porteuses saines malgré elles.

Et en 1979, cette fois dans *Moonraker*, James assiste horrifié à la mort quasi immédiate d'un laborantin maladroit au service de la sinistre Drax corporation, qui a le malheur de faire se briser une éprouvette contenant une décoction d'orchidées hautement toxiques destinée à rendre stérile l'ensemble de la population de la planète... Bref, la menace bactériologique – déjà présente dans les romans de Fleming il y a plus de cinquante ans –, n'a jamais été autant d'actualité, qu'elle soit d'origine naturelle... ou fictive.

Heureusement l'agent 007 veille au grain.



## Préface

### Terence Young, studios des Buttes Chaumont, 1992

**A**u moment de choisir un comédien qui incarnerait le héros de *James Bond contre Docteur No* – et ça n’a rien d’un scoop puisque je raconte cette anecdote depuis près de vingt ans –, on a d’abord essayé d’obtenir l’accord de Cary Grant, qui refusa, ne tenant pas à s’engager dans une série de films. On s’est alors tourné vers James Mason qui accepta par contre d’en tourner deux. C’est d’ailleurs très curieux, je n’ai pas compris sur le moment pourquoi les producteurs ont finalement renoncé à engager ce dernier. À les entendre, il valait mieux trouver un acteur moins connu disposé à incarner plus longtemps son rôle pour aider le public à bien identifier le personnage. Au nombre des prétendants, ne restaient plus alors que Sean Connery, Patrick McGoohan et un troisième dont le nom m’échappe – peut-être Roger Moore. À quoi j’ai répondu : « Honnêtement, en ce qui me concerne, mon choix se porte sans équivoque sur Sean. »





## Introduction

### Et si j'étais allé voir à la place *Les Aristochats* ?

*Paris, janvier 2020*

J'avais tout juste neuf ans à la Noël 1971. Nous habitions alors à Vence, petite bourgade située dans l'arrière-pays niçois, où il faisait bon vivre sous l'ombre des platanes et des oliviers. Cette année-là, la famille était « montée » à Paris passer le réveillon chez ma grand-mère maternelle. On ressortait de l'épreuve pourris gâtés – avec l'intense satisfaction de se dire que cette année encore, décidément, le père Noël avait bien fait les choses...

Mais que faire pour occuper la marmaille la veille et les lendemains de fêtes ? Un généreux tonton décidait généralement de sacrifier un de ses après-midi de congé pour traîner neveux et nièces au cinéma. Se posait alors la question délicate du choix de la salle où emmener les chères têtes blondes. Dans notre patelin de province, l'unique cinéma local proposait ses exclusivités avec *grosso modo* trois à six mois d'écart avec les sorties

dans la capitale. À Paris, dans ces années 1970 où les salles foisonnaient dans chaque arrondissement, il n'y avait que l'embarras du choix.

Et en cet hiver 1971, outre la sortie du dernier Kubrick, *Orange mécanique*, le film familial par excellence, c'était bien entendu la dernière production des studios Disney – dont l'action, coïncidence amusante, se passait dans un Paris idéalisé du XIX<sup>e</sup> siècle. À savoir *Les Aristochats*... Manque de chance, on avait loupé la séance ce jour-là. Que faire ? Un de mes oncles, grandement influencé par un mien cousin, suggéra de me traîner voir le dernier *James Bond*, *Les diamants sont éternels* (tandis que ma sœur serait prise en charge par une tante), au grand dam de ma chère mère, pour qui la superbe affiche du film dessinée par Robert McGinnis était surtout une invitation au stupre et à la débauche la plus éhontée... Après moult tractations, et la promesse que sa progéniture ne serait pas traumatisée par le film, mon oncle Christian C. et mon cousin Benoît S. m'entraînèrent place de l'Odéon où se jouait donc le *James Bond* en question. Les conséquences de cette projection furent durables, puisque j'en parle encore plus de quarante ans après...

Sitôt sorti de la projection, mon cortex brûlé au fer rouge par le générique de Maurice Binder, je commençai à compiler toutes les coupures de presse consacrées à 007 qui me passaient à portée de main... Et réussis à me faire offrir le Moonbuggy du film version miniature de chez Corgi Toys – qui trône d'ailleurs encore sur mon bureau à ce jour.

Et si j'étais allé voir à la place Les Aristochats ?

Je n'ai jamais pu oser avouer à Cubby Broccoli – producteur en titre des *James Bond* que j'ai rencontré ensuite à plusieurs reprises lors de conférences de presse promotionnelles – qu'il était directement responsable de mon addiction pour le cinéma britannique, et que la découverte des aventures du héros de Ian Fleming à onze ans influença directement ma future vie professionnelle. Je ne suis pas sûr que le cher homme aurait compris...





1954

De Marcel Pagnol...  
à James Bond

L'étrange pas de deux  
de Sir Alexander Korda

**E**t si Marcel Pagnol avait lu Ian Fleming ? Hypothèse farfelue – mais relancée récemment par la réapparition inattendue de documents d'époque relatifs à la correspondance entre le réalisateur Alexander Korda (qui signa l'adaptation de *Marius* en 1931 en étroite collaboration avec son auteur) et le créateur des aventures de l'agent secret au permis de tuer...

À peine son manuscrit de *Casino Royale* sous presse – et sans même attendre les premiers chiffres de vente –, Fleming s'attelle *illico* à la rédaction de son second roman (titre de travail : *The Undertaker's Wind*, qui deviendra par la suite le plus explosif *Vivre et laisser mourir*) durant ses congés de Noël de 1953 qu'il passe traditionnellement dans sa villa de GoldenEye à la Jamaïque. Sans doute désireux de flatter le marché

américain, le rusé écrivain situe toute la première partie de son nouveau roman à New York – où James Bond retrouve son allié et collègue américain de la CIA, Felix Leiter. Les deux hommes ont pour mission d’observer les agissements douteux d’un caïd local, Mr Big, soupçonné d’être à la fois le leader d’une secte vaudou mais aussi un agent infiltré du Smersh aux États-Unis...

Fleming décide, début 1954, de passer en compagnie de son épouse quelques jours de vacances sur la Côte d’Azur, à l’invitation de Jacques-Yves Cousteau, alors occupé à explorer une épave de navire gallo-romain au large de Marseille. L’écrivain est en fait envoyé comme correspondant de presse du groupe Kemsley, intéressé par un reportage exclusif sur cette chasse au trésor sous-marine. Il passe quarante-huit heures à bord de la *Calypso* et s’enthousiasme pour l’aventure<sup>1</sup>. L’imagination de l’auteur s’emballe et il s’empresse d’inclure dans son roman un épisode sous-marin en partie consacré à la découverte d’un trésor enfoui au large de la Jamaïque...

Très confiant dans le potentiel de son héros, il envoie alors à quelques-unes de ses relations la version définitive de cette seconde aventure de l’agent secret au permis de tuer – sous couvert de conseils éclairés, mais surtout à la recherche de contacts pour une adaptation à l’écran potentielle du roman. Suite au succès d’estime que rencontre alors *Casino Royale*, le réalisateur britannique Alexandre Korda (revenu en Grande-Bretagne après son exil forcé pendant la guerre) demande à lire le manuscrit de *Vivre et laisser mourir*. Il se fend même

---

1. Fleming rédigea un long article sur la chasse aux trésors pour le *Sunday Times*.

d'une longue lettre élogieuse à l'écrivain (« Je n'ai pas pu refermer le livre avant de l'avoir terminé. Même chose pour ma femme ! »), tout en admettant ensuite que « les meilleurs *scenarii* sont ceux écrits directement pour le grand écran ».

S'il est bien un trait de caractère qu'on ne pourra jamais dissocier de Ian Fleming, c'est son absence totale de modestie (que l'écrivain dissimule souvent sous une mauvaise foi caractéristique). Il est de notoriété publique que Fleming s'est ingénié tout au long de sa carrière à minimiser au maximum l'intérêt que pouvait présenter son œuvre romanesque. Peut-être sous l'influence de sa femme qui considérait carrément ses romans comme de la *pornographie littéraire*, pas moins... Fleming ne se sent plus de joie : lui qui cherchait à tout prix à percer à Hollywood, il ne peut s'empêcher de frimer en écrivant alors à son éditeur que le très cher « Alex » (notez le diminutif familial) manifeste un intérêt certain pour l'adaptation de son roman. L'écrivain répond à Korda en le remerciant chaleureusement pour ses compliments. Il lui indique en outre travailler justement sur un prochain roman qui serait une extension d'une idée de scénario qu'il avait eue pendant la guerre, un « pur thriller qui se déroulera à Londres et sur les falaises de Douvres, dont l'intrigue tournera autour de la destruction potentielle de la capitale britannique par une super-fusée atomique. Le cadre parfait pour une production spectaculaire ». Il s'agit du futur roman *Moonraker* (adapté en 1979 à l'écran, mais qui ne conservera que le nom du grand méchant de l'histoire, Sir Hugo Drax, lors de sa transposition au cinéma).

Fleming s'enthousiasme un peu vite : en fait, le producteur réalisateur – qui a effectivement détecté un potentiel cinématographique dans le roman – se propose simplement de faire passer ce dernier à certains de ses collègues (Carol Reed ou même David Lean). Au final, « Alex » n'arrivera pas à monter son projet, et retournera poliment le manuscrit que lui a fait parvenir Fleming.

Qui se retrouve encore une fois le bec dans l'eau...



1955

## *Commander Jamaica*

La série télé avortée

Serpent de mer des exégètes ès James Bond, ce projet de série américaine inspirée des écrits de Ian Fleming a bel et bien été commandité par un *network* soucieux de porter au petit écran les aventures de James Bond...

En 1954, CBS achète à Ian Fleming pour la somme de 1 000 dollars les droits d'adaptation et de diffusion de son tout premier roman, *Casino Royale*. L'œuvre sera formatée de manière à pouvoir être incluse dans l'émission anthologique *Climax Mystery Theater*, au grand chagrin de son auteur lorsqu'il découvrira le résultat. Ce sont les scénaristes maison de l'émission, Anthony Ellis et Charles Bennett (qui collabora à plusieurs reprises avec Hitchcock), qui se chargent de l'écriture télévisuelle de l'histoire. L'adaptation est diffusée en direct (à la manière d'une pièce d'*Au théâtre ce soir*), le 21 octobre 1954. Suite à la diffusion de *Casino Royale* sur CBS, l'un des agents artistiques américains de Ian Fleming reçut une proposition du producteur Stanley

Meyer – créateur de la série policière *Dragnet* – pour adapter *Vivre et laisser mourir* et *Moonraker*. Fleming exigea une avance de 1 000 dollars pour option, que le producteur tenta sans succès de faire baisser de moitié. Le deal ne se fit pas...

Suite au succès d'audience modéré rencontré par la diffusion de l'épisode du *Climax Theater* adaptant son roman *Casino Royale*, malgré quelques couacs dus au direct (Peter Lorre, censé être mort dans le premier plan, se relevant hors champ pour quitter tranquillement le plateau à la fin du générique...), Ian Fleming reçoit à l'été 1958 une nouvelle offre de la chaîne CBS, qui lui propose alors de rédiger des synopsis pour une nouvelle série qui mettrait en scène de manière régulière les aventures de James Bond à la télévision. Un contrat est signé entre l'auteur et la chaîne de télévision, et Fleming se met au travail.

Manque de chance, suite à un turn-over au niveau de la direction de la chaîne, le projet est abandonné *sine die*, au grand dam de son auteur.

Doté d'un sens pratique à toute épreuve, Ian Fleming réutilisera les intrigues d'au moins quatre des scripts des épisodes envisagés pour son premier recueil de nouvelles publié en 1960, *For your Eyes only*. Grâce à l'intervention d'une de ses relations à New York, Fleming fait alors la connaissance d'un certain Henry Morgenthau, troisième du nom. Fils d'un ancien secrétaire au Trésor américain, le sieur Morgenthau cherche à établir et à développer un partenariat de productions cinématographiques avec la Jamaïque,

son idée consistant à y produire une série de téléfilms locaux susceptibles d'être ensuite vendus et diffusés aux États-Unis... Mais il lui manque un élément capital pour convaincre les autorités jamaïcaines : un script !

C'est Ivar Bryce qui va mettre en contact le créateur de James Bond et l'aspirant producteur. Toujours obnubilé par l'idée d'arriver enfin à transposer les aventures de son héros à l'écran – qu'il soit grand ou petit –, l'écrivain accepte le challenge. Il promet de rédiger un premier jet pour un projet de série régulière composée d'épisodes d'une durée d'une demi-heure chacun. Le protagoniste de la série sera un certain James... Gunn. Agent secret américain de profession (le titre *Commander Jamaica*<sup>1</sup>, d'abord envisagé, est très vite abandonné), notre héros sillonnera les mers du Sud à bord de son yacht, jouant les redresseurs de torts itinérants. Fleming propose un premier script opposant le valeureux James Gunn à un sinistre personnage basé dans l'archipel des Caraïbes – et qui tente d'y dérober les secrets liés aux tirs de missiles expérimentaux américains réalisés dans les îles Turks avoisinantes. Ce louche individu d'origine sino-germanique est aidé dans ses sombres desseins d'une accorte complice, la mulâtre Pearl. Le nom de ce diabolique personnage ? Un certain... Docteur No !

Comme à son habitude, Fleming se laisse emporter par son enthousiasme et ensevelit le malheureux producteur sous un monceau de notes et de détails. Il suggère même de faire appel à certaines de ses propres relations basées sur l'île de la Jamaïque pour les intégrer à l'équipe de tournage, et va jusqu'à proposer un thème musical pour

---

1. Selon certaines sources, *Commander Jamaica* serait en fait le titre de production donné par Eon à *Dr.No...*

la future série (un calypso local, intitulé *Mary Ann*, lequel, selon Fleming « serait parfait pour être ensuite accommodé suivant divers tempos et phases musicales... »).

À son retour de vacances dans le Vermont à l'été 1958, où il a à nouveau rencontré à plusieurs reprises Henry Morgenthau III, Fleming s'attelle à la rédaction du script du pilote de la future série, rebaptisé *James Gunn, Secret Agent*. Il livre finalement un traitement de vingt-huit pages, qui lui rapporte 1 000 dollars tout rond, et 2 000 de plus en avance sur les royalties à venir si le synopsis est accepté par une chaîne de télévision. Dans le contrat, l'auteur – prudent – demande spécifiquement que l'entière jouissance de l'intrigue ainsi que de tous les personnages cités lui soient retournés de manière définitive au bout de six mois en cas d'absence d'offre de production solide. Morgenthau repart donc pour Hollywood avec ce synopsis sous le bras. Fleming ne se fait néanmoins pas trop d'illusions sur la bonne fortune du producteur...

Et il a bien raison ! En décembre, un Morgenthau dépité lui annonce qu'il a été incapable d'intéresser quiconque en Californie dans la production de la future série. Il blâme la frilosité des financiers locaux, et impute son échec au fait que la Jamaïque est beaucoup trop éloignée d'Hollywood pour qu'on puisse décemment l'associer à une coproduction américaine. Toujours terrifié par le spectre de la page blanche, Ian Fleming réutilisera la quasi-totalité de l'intrigue de ce synopsis pour son sixième roman (*Dr No*) publié en 1958, dont l'intrigue servira de base au tout premier film de la série lancée par Eon Productions en 1962...